# Débuts pédagogiques [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **38 (1909)**

Heft 20

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039416

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

## I. A MARSILLENS

*(Suite.)*

### 31. Dernier appel de mon village natal.

L'on se souviendra encore que l'année précédente j'avais décliné l'offre qu'on m'avait faite du poste de Bel-Air, mon village natal. Aussi croyais-je cette question définitivement réglée et oubliée, lorsqu'une année plus tard, j'eus lieu de me détromper.

Dans le courant de l'automne 18..., le conseil communal de Bel-Air revint à la charge d'une manière plus pressante. De plus, mon pauvre père étant mort dans le cours de la même année, ma mère, qui m'aimait d'un amour sans bornes et qui faiblissait à vue d'œil, voulait absolument m'avoir près d'elle.

Après de longues tergiversations en présence des vœux unanimes et réitérés de mes combourgeois et des supplications de ma mère, il n'y avait plus moyen de refuser. Dès lors, mon départ de Marsillens fut irrévocablement scellé. Par brevet de nomination du 6 novembre 18..., la Direction de l'Instruction publique m'appelait à la desservance de l'école de Bel-Air.

### 32. Suprême adieu et départ de Marsillens.

Ce que cette détermination me coûta de luttes intérieures et d'amers regrets, je ne saurais le narrer ici. Ce fut une rupture violente et brutale, une séparation cruelle de ce que je m'étais accoutumé, pendant ces trois inoubliables années, à considérer comme ce que j'avais de plus cher au monde et de plus idéal dans ma carrière pédagogique; ce fut une profonde blessure qui, aujourd'hui encore, à peine cicatrisée, se rouvre, lorsque je me reporte en esprit vers ces heureuses années de débuts. Le jour où je pris congé de mes enfants

si tendrement, si passionnément aimés, fut un jour de deuil et de douleur navrante.

Lorsque, dans un suprême adieu, je bénis la classe, les mains étendues sur ces têtes chéries, invoquant sur elles la protection du Très-Haut, des sanglots sortirent de toutes ces jeunes poitrines; et moi-même, je fondais en larmes. Même M. le curé Perly, qui avait voulu assister à ce drame de deuil, ne pouvait retenir ses larmes. Cette désolation générale m'apparaissait comme un effondrement de mon avenir, où venait s'engloutir l'enthousiasme et toute la brillante poésie de ma carrière. L'enthousiasme, je le retrouvai plus tard; mais la poésie était à jamais disparue.

En partant de Marsillens, je ne pris congé de personne, excepté de M. le curé Perly, ce digne, pieux et noble prêtre, dont, jusqu'à ce jour, j'ai gardé un religieux souvenir; puis de mon ami M. Bartou qui, lui aussi, cachait une âme ardente et dévouée au bien de sa commune et de la patrie fribourgeoise.

Lorsque, quelques jours auparavant, je communiquai au bon papa Corvinus ma résolution de quitter Marsillens, il en éprouva un moment de subite indignation : « Oui, dit-il amèrement, il y avait longtemps que le manche branlait à la cognée. » Il considérait exagérément mon départ comme un désastre pour l'éducation de ses enfants. Pauvre papa Corvinus, je comprenais ta douleur, mais tu ignorais la mienne!

Par un de ces jours ensoleillés, sereins et rares de fin d'automne, douce réminiscence des premiers jours du printemps, François Dursy, conseiller communal de Bel-Air, et mon frère Jean-Joseph m'emportaient, moi et mes pénates, sur un char à banc, vers mon village natal.

---

## II. A BEL-AIR

### 1. En route pour le village natal.

A mesure que nous nous éloignions, les riantes images de Marsillens semblaient reculer dans un vaporeux lointain; le rapprochement toujours plus sensible de mon village natal et de ma mère chérie opérait comme un baume sur mon âme ulcérée; et lorsque notre équipage, au-delà des

*bois de Romont,* arriva sur la crête de la colline qui sépare le pays de Glâne de celui de la Broye, entre Sedeille et Châtonnaye, j'embrassai d'un coup d'œil et comme par enchantement la belle et imposante plaine de la Broye avec ses lacs et, au fond de ce magique tableau, la sombre et monotone chaîne du Jura. La douleur fit peu à peu place à une douce mélancolie, à de nouvelles espérances et, soudain, apercevant au loin l'esquisse de mon village, je tressaillis de bonheur; comme le convalescent qui se sent renaître à la vie, je chantais tout bas cette strophe malheureusement mutilée :

« Salut, riant village,
« Au pied de ces coteaux.
« Où les jours du jeune âge
« S'écoulèrent si beaux !

« Que ta douce puissance
« Pour mon cœur a d'attraits !
« Les souvenirs d'enfance
« Ne s'effacent jamais. »

Rentré à Bel-Air, je m'y retrouvai comme si je ne l'eusse jamais quitté; j'étais dans mon moule naturel et habituel, comme dans un bon petit nid chaud. Mais qu'on ne s'y trompe pas ! La profonde blessure qu'avait faite à mon cœur le départ de Marsillens saignait toujours, et saigna longtemps encore. J'éprouvais ce que les Allemands appellent *ein unaussprechliches Weh, ein mächtiges Zurücksehnen,* au souvenir des nombreuses attaches d'estime, d'amitié et d'amour que je venais de rompre si violemment. C'était aussi le sentiment d'avoir échangé un séjour enchanté et le bonheur avec son auréole de poésie, contre la prosaïque et dure réalité.

Mon arrivée à Bel-Air, quoique voulue et accueillie avec joie par les autorités et la meilleure classe de la population, réveilla la jalousie de quelques vils caractères. Parmi les familles du même village, il y en a toujours de celles que la prospérité ou le moindre avantage d'autrui offusque. Dans certaines localités, on se figure la position de *régent* comme le *non plus ultra* de la fortune et du bien-être; un traitement de régent, fichtre ! est un revenu exorbitant, c'est l'or du Pérou. Aussi n'y manque-t-il pas de caractères abjects qui manifestent, avec un révoltant cynisme, leur jalousie à celui qui en est l'objet. Quelques-uns de ces bas

personnages passaient à côté de moi en me jetant des regards retors et sans me saluer.

Ces mauvais instincts ne se réveillent pas vis-à-vis d'un fonctionnaire étranger à la localité ; mais moi, j'avais à compter avec ceux d'une partie de la population mal intentionnée à mon égard.

### 2. Ma nouvelle " résidence „ scolaire.

A cette époque, la maison d'école de Bel-Air était une énorme masure, s'élevant sur un plan fortement incliné vers la voie publique, et dont la moitié, intérieurement laissée inachevée et ouverte à tous les vents, n'avait été qu'une gauche et grossière annexe à une antique baraque. Le rez-de-chaussée comprenait une monstrueuse cuisine toute noircie par la fumée dans laquelle une fenêtre minuscule laissait pénétrer quelques soupçons de lumière ; à gauche de cette cuisine, du côté du soleil, deux chambres à demeurer, dont l'une était délaissée et la porte clouée ; à droite, deux réduits, représentant, l'un la cave, et l'autre un taudis où couchaient jadis les enfants du pauvre régent Walthère.

La plus petite des deux premières pièces avait été fraîchement reconstruite à l'intention du *nouveau Régent;* ce qu'il y avait réellement de neuf, c'était la cloison qui la séparait de l'autre pièce fermée, et avec laquelle elle ne formait auparavant qu'une vaste et seule chambre : le *pâoliou* de la famille Walthère; puis un fourneau en molasse avec banc et *cadot.* La face antérieure du calorifère portait en relief la date de sa construction; enfin, des murs blanchis à la chaux qui, en hiver, perlaient et transpiraient par véritables ruisseaux. Et dire que je demeurais et couchais dans cette malsaine tannière! Au bout de deux ou trois hivers, j'eusse été un candidat de la mort ou tout au moins accablé de rhumatismes.

Au vestibule de cette lamentable habitation se trouvait le pressoir communal, où chaque paysan de l'endroit venait broyer et presser ses pommes et ses poires pour en faire du *vin-cuit* et de la marmelade. Depuis ce vestibule, à droite et par dessus la porcherie, un escalier en bois des plus primitifs conduisait au premier étage : d'abord dans une cuisine aussi noire que celle du rez-de-chaussée; à

droite de celle-ci, de nouveau deux réduits servant de logement aux prébendaires éventuels de la commune, et dont l'un s'appelait « la *chambre à la Bolliënaz* », parce que celle qui l'habitait auparavant était originaire de Bollion. A l'opposé de ce sordide taudis, vers le sud, une porte donnait entrée dans une spacieuse salle d'école recevant, par quatre grandes fenêtres, des flots d'air et de lumière. C'était une oasis enchantée au milieu d'un affreux désert.

Tout autour de la rangée des bancs d'école, il y avait de larges couloirs où les enfants pouvaient très commodément, sur deux ou trois rangs même, accomplir *la marche* avant et après les leçons données en *cercles* dans lesdits couloirs. Le haut de la salle était occupé par une énorme *caderette,* et une armoire dans l'un des deux coins.

L'entrée de cette masure scolaire était du côté opposé à la voie publique, et on y arrivait par deux couloirs. Devant cette entrée et de la longueur de tout l'édifice, s'étendait sur une vaste place rectangulaire, où jamais la joyeuse enfance n'avait pu, ni osé prendre ses ébats, parce que, d'abord, c'était tout simplement une mer de fange et d'ordures, ensuite, parce qu'alors il était interdit à la jeunesse scolaire de s'amuser et de faire du bruit. Jamais cette place n'avait été déblayée. Pour compléter ce dégoûtant tableau, j'ajouterai que dans un des angles les plus éloignés du *collège communal* se dressait penchée vers un côté et menaçant ruine, *la bonne maison* de l'école, dont les cloisons de planches donnaient, par de larges fentes, accès aux regards indiscrets du dehors. C'était pire, cent fois pire qu'à Marsillens lorsque j'y arrivai.

Mon frère Jean-Joseph eut bientôt fait d'enlever cette énorme croûte qui, à plus d'un endroit, mesurait deux, même trois pieds d'épaisseur. C'était pour lui une bonne aubaine, car avec cette prodigieuse quantité d'engrais il eut pour recouvrir plusieurs poses de champs et de prés. Pardi! criaient les jaloux, J.-Jos. *Després* a beau jeu, maintenant que son frère est régent de Bel-Air; ce bon *rablon* aurait dû être misé; ça aurait rapporté une jolie somme à la commune. Cependant personne n'y avait pensé avant mon arrivée, tant on était habitué à croupir dans la saleté.

*(A suivre.)*